



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



TAYLOR  
INSTITUTION  
LIBRARY  
OXFORD

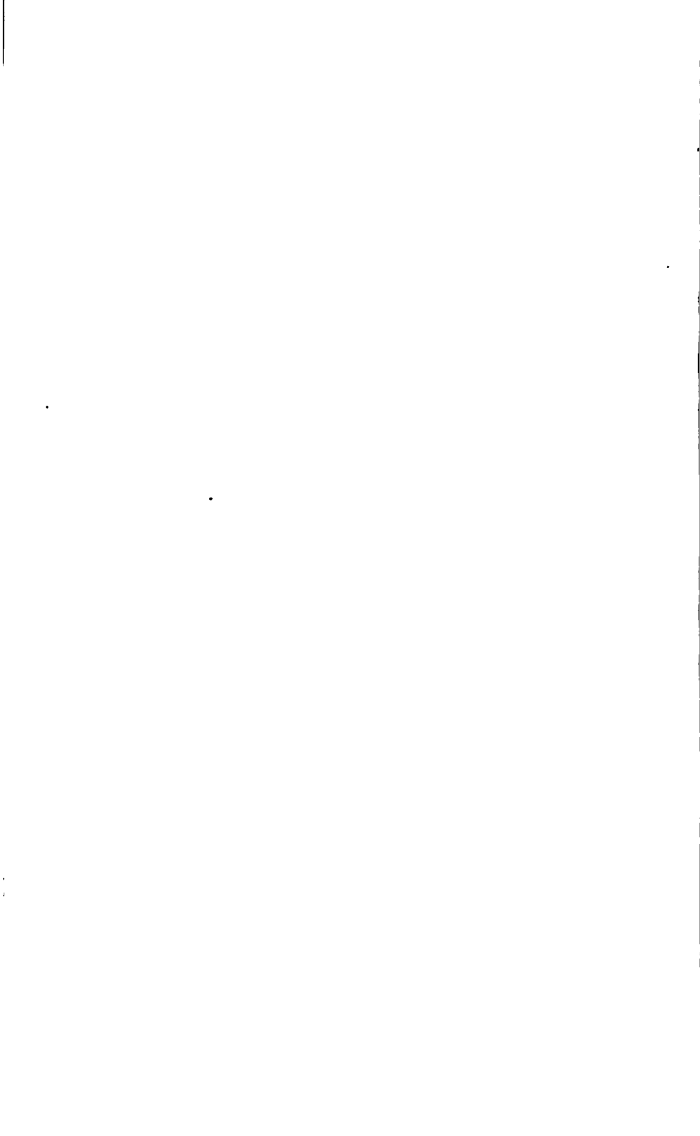
VOLTAIRE ROOM



*Theodore Besterman gift*

V3.D9.1754







40.192

TAYLOR  
INSTITUTION  
LIBRARY  
*OXFORD*

VOLTAIRE ROOM

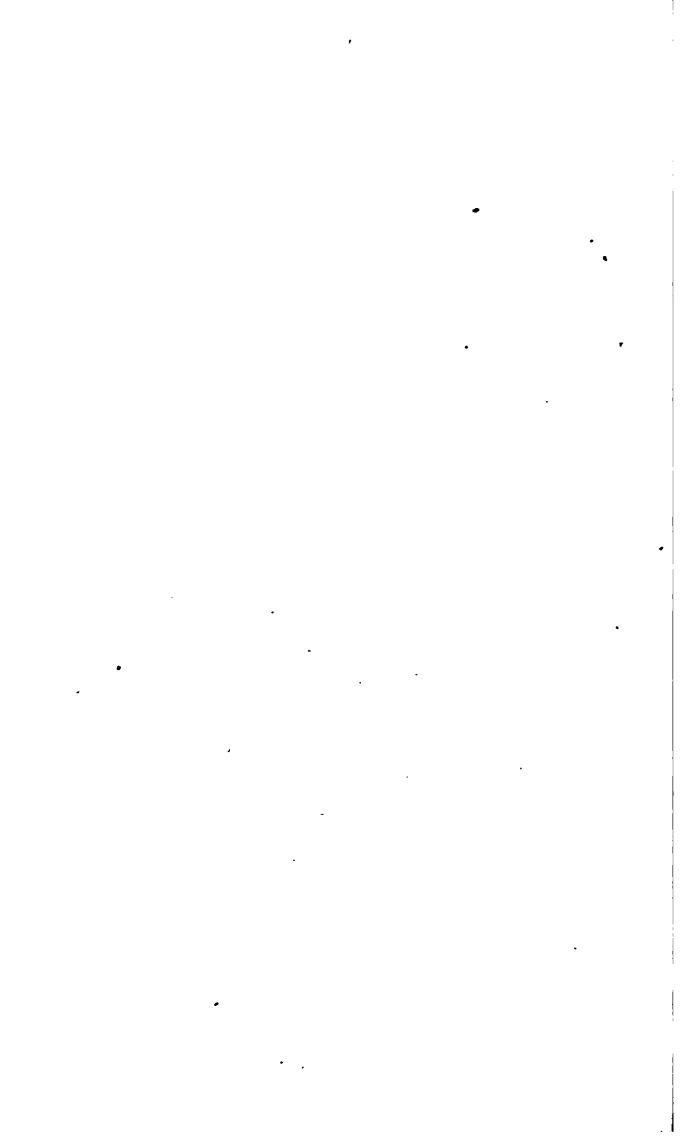


*Theodore Besterman gift*

V3. D9.1754



Besterman: 1973/25



# LE DUC DE FOIX, TRAGÉDIE

*Par Mr DE VOLTAIRE.*

Représentée à Bruxelles pour la première fois  
le 29. Novembre 1753. par les Comédiens  
Français sous les ordres de S. A. R.



A PARIS,

Chez LAMBERT, Libraire, rue à côté de la  
Comédie Française, au Parnasse.

( Et se vend, )

A BRUXELLES, chez JEAN JOSEPH  
BOUCHERIE, Imprimeur-Libraire rue  
de l'Empereur.

---

M. D. C C. L I V.



## *A C T E U R S.*

**LE DUC DE FOIX,**

**AMELIE,**

**VAMIR, Frere du Duc de Foix,**

**LISOIS,**

**TAISE, Confidente d'Amélie,**

**Un Officier du Duc de Foix,**

**EMIR, Confident de Vamir,**

*La Scene dans le Palais du  
Duc de Foix.*



**SCENE PREMIERE.**



Contre eux, vous le savez, je fers le Duc de Foix,  
Ou plutôt je combats ce redoutable Maire,  
Ce Pepin qui du trône heureux dépositaire  
En subjuguant l'Etat en soutient sa splendeur,  
Et de Thierry son maître ose être protecteur.

4        **LE DUC DE FOIX,**  
Le Duc de Foix ici vous tient sous sa puissance,  
J'ai de sa passion prévu la violence,  
Et sur lui, sur moi-même & sur votre intérêt  
Je viens ouvrir mon cœur, & dicter mon arrêt.  
Écoutez-moi, Madame, & vous pourrez connaître  
L'ame d'un vrai soldat digne de vous peut-être.

**A M E L I E.**

Je sai quel est Lisois : sa noble intégrité  
Sur ses lèvres toujours plaça la vérité,  
Quoi que vous m'annonciez, je vous croirai sans  
peine.

**L I S O I S.**

Sachez que si dans Foix mon zèle me ramene,  
Si de ce Prince altier j'ai suivi les drapeaux,  
Si je cours pour lui seul à des périls nouveaux,  
Je n'approuvai jamais la fatale alliance  
Qui le soumet au Maure & l'enlève à la France.  
Mais dans ces tems affreux de discorde & d'horreur,  
Je n'ai d'autre parti que celui de mon cœur.  
Non que pour ce Héros mon ame prévenue  
Prétende à ses défauts fermer toujours ma vue,  
Je ne m'aveugle pas, je vois avec douleur  
De ses emportemens l'indiscrette chaleur,  
Je vois que de ses sens l'impétueuse yvresse  
L'abandonne aux excès d'une ardente jeunesse,  
Et ce torrent fougueux que j'arrête avec soin  
Trop souvent me l'arrache & l'emporte trop loin.  
Mais il a des vertus qui rachètent ses vices :  
Eh ! qui saurait, Madame, où placer ses services,  
S'il ne nous falloit suivre & ne chérir jamais  
Que des cœurs sans foiblesse, & des Princes  
parfaits ?

Tout le mien est à lui, mais enfin cette épée  
Dans le sang des Français à regret s'est trempée.  
Je voudrais à l'Etat rendre le Duc de Foix.

**A M E L I E.**

Seigneur, qui le peut mieux, que le sage Lisois ?

Si ce Prince égaré chérit encor sa gloire,  
C'est à vous de parler, & c'est vous qu'il doit croire  
Dans quel affreux parti s'est il précipité!

## L I S O I S.

Je ne peux à mon choix fléchir sa volonté.  
J'ai souvent de son cœur aigrissant les blessures  
Revolté sa fierté par des vérités dures;  
Vous seule à votre Roi le pourriez rapeler,  
Et c'est de quoi sur tout je cherche à vous parler.  
Dans des tems plus heureux j'osai, belle Amelie,  
Consacrer à vos loix le reste de ma vie;  
Je crus que vous pouviez approuvant mon dessein,  
Accepter sans mépris mon hommage & ma main,  
Mais à d'autres destins je vous vois réservée.  
Par les Maures cruels dans Leucate enlevée,  
Lorsque le sort jaloux portoit ailleurs mes pas,  
Cet heureux Duc de Foix vous sauva de leurs bras.  
La gloire en est à lui, qu'il en ait le salaire;  
Il a par trop de droits mérité de vous plaire;  
Il est Prince, il est jeune; il est votre vengeur,  
Ses bienfaits & son nom, tout parle en sa faveur,  
La justice & l'amour vous pressent de vous rendre.  
Je n'ai rien fait pour vous, je n'ai rien à prétendre.  
Je me tais .... cependant s'il faut vous mériter,  
A tout autre qu'à lui j'irais vous disputer;  
Je céderai à peine aux enfans des Rois même,  
Mais ce Prince est mon chef, il me chérit, je l'aime.  
Lisois ni vertueux, ni superbe à demi,  
Aurait bravé le Prince, & cède à son ami.  
Je fais plus, de mes sens maîtrisant la foiblesse,  
J'ose de mon rival appuyer la tendresse,  
Vous montrer votre gloire & ce que vous devez  
Au Héros qui vous sert, & par qui vous vivez;  
Je verrai d'un œil sec, & d'un cœur sans envie  
Cet Himen qui pouvoit empoisonner ma vie,  
Je réunis pour vous mon service & mes vœux,

**6 LE DUC DE FOIX,**  
Ce bras qui fut à lui, combatta pour tous deux,  
Voilà mes sentimens : Si je me sacrifie,  
L'amitié me l'ordonne & sur tout la patrie.  
Songez que si l'Himen vous range sous sa loi,  
Si le Prince est à vous, il est à votre Roi.

**A M E L I E.**

Qu'avec étonnement, Seigneur, je vous contemple !

Que vous donnez au monde un rare & grand exemple ,

Quoi ce cœur ( je le crois sans feinte & sans détour )

Connoit l'amitié seule & fait braver l'amour !

Il faut vous admirer quand on fait vous connaître,

Vous servez votre ami, vous servirez mon Maître :

Un cœur si généreux doit penser comme moi ,

Tous ceux de votre sang sont l'appui de leur Roi.

Eh bien, de vos vertus je demande une grace.

**L I S O I S.**

Vos ordres sont sacrés, que faut-il que je fasse ?

**A M E L I E.**

Vos conseils généreux me pressent d'accepter

Ce rang dont un grand Prince a daigné me flatter,

Je ne me cache point combien son choix m'honore ,

J'en vois toute la gloire , & quand je songe encore

Qu'avant qu'il fut épris de ce funeste amour ,

Il daigna me sauver & l'honneur & le jour ,

Tout ennemi qu'il est de son Roi légitime ,

Tout allié du Maure, & protecteur du crime ,

Accablée à ses yeux du poids de ses bienfaits ,

Je crains de l'affliger, Seigneur, & je me tais.

Mais malgré son service & ma reconnaissance

Il faut par des refus répondre à sa constance,



Sa passion m'afflige , il est dur à mon cœur ,  
 Pour prix de ses bontés , de causer son malheur ;  
 Non , Seigneur , il lui faut épargner cet outrage.  
 Qui pourroit mieux que vous gouverner son  
 courage ?

Est-ce à ma foible voix d'annoncer son devoir ?  
 Je suis loin de chercher ce dangereux pouvoir.  
 Quel appareil affreux ! quel tems pour l'Himénée !  
 Des armes de mon Roi la ville environnée  
 N'attend que des assauts , ne voit que des combats ,  
 Le sang de tous côtés coule ici sous mes pas ;  
 Armé contre mon Maître , armé contre son frere ?  
 Que de raisons ! ... Seigneur , c'est en vous que  
 j'espère.

Pardonnez ... achevez vos desseins généreux ,  
 Qu'il me rende à mon Roi , c'est tout ce que je veux.  
 Ajoutez cet effort à l'effort que j'admire ,  
 Vous devez sur son cœur avoir pris quelque empire ,  
 Un esprit mâle & ferme , un ami respecté  
 Fait parler le devoir avec autorité ,  
 Ses conseils sont des Loix.

## L I S O I S.

Il en est peu , Madame ,  
 Contre les passions qui subjuguent son ame ,  
 Et son emportement a droit de m'allarmer.  
 Le Prince est soupçonneux , & j'osai vous aimer ,  
 Quels que soient les ennuis dont votre cœur soupire  
 Je vous ai déjà dit ce que j'ai dû vous dire ,  
 Laissez-moi ménager son esprit ombrageux  
 Je crains d'effaroucher ses feux impétueux ,  
 Je sais à quels excès irait sa jalousie ,  
 Quel poison mes discours répandroient sur sa vie ,  
 Je vous perdrais peut-être , & mes soins dangereux ,  
 Madame , avec un mot feroient trois malheureux.  
 Vous , à vos intérêts rendez-vous moins contraire ,  
 Besez sans passion l'honneur qu'il vous veut faire ,  
 Moi , libre entre vous deux souffrez que dès ce jour ,  
 Oubliant à jamais le langage d'amour ,

Tout entier à la guerre, & maître de mon ame ;  
 J'abandonne à leur sort & vos vœux & la flâme ;  
 Je crains de l'outrager, je crains de vous trahir,  
 Et ce n'est qu'aux combats que je le dois servir :  
 Laissez-moi d'un soldat garder le caractère,  
 Madame, & puisqu'enfin la France vous est chère,  
 Rendez-lui ce Héros qui seroit son appui,  
 Je vous laisse y penser, & je cours près de lui.

## SCENE II.

AMELIE, TAISE.

AMELIE.

**A**H ! s'il faut à ce prix le donner à la France,  
 Un si grand changement n'est pas en ma puissance,  
 Taïse, & cet Himen est un crime à mes yeux.

TAISE.

Quoi le Prince à ce point vous seroit odieux ?  
 Quoi ! dans ces tristes tems de ligue & de haines  
 Qui confondent des droits les bornes incertaines,  
 Où le meilleur parti semble encor si douteux,  
 Où les enfans des Rois sont divisés entr'eux,  
 Vous qu'un astre plus doux sembloit avoir formée  
 Pour l'unique douceur d'aimer & d'être aimée,  
 Pouvez-vous n'opposer qu'un sentiment d'horreur  
 Aux soupirs d'un Héros qui fut votre vengeur ?  
 Vous sçavez que ce Prince au rang de ses ancêtres  
 Compte les premiers Rois que la France eut  
 pour Maîtres,  
 D'un puissant appanage il est né souverain,  
 Il vous aime, il vous sert, il vous offre sa main,  
 Ce rang à qui tout cède & pour qui tout s'oublie,  
 Brigué par tant d'appas, objet de tant d'envie,  
 Ce rang qui touche au trône, & qu'on met à vos  
 pieds,

**T R A G E D I E.**

9

Peut-il causer les pleurs dont vos yeux sont noyés?

**A M E L I E.**

Quoi, pour m'avoir sauvée il faudra qu'il m'opprime!  
De son fatal secours je serai la victime;  
Je lui dois tout sans doute, & c'est pour mon  
malheur.

**T A I S E.**

C'est être trop injuste.

**A M E L I E.**

Eh bien connois mon cœur,  
Mon devoir, mes douleurs, le destin qui me lie;  
Je mets entre tes mains le secret de ma vie,  
De ta foi désormais c'est trop me défier,  
Et je me livre à toi pour me justifier;  
Vois combien mon devoir à ses vœux est contraire  
Mon cœur n'est point à moi, ce cœur est à son frere.

**T A I S E.**

Quoi! Ce vaillant Vamir?

**A M E L I E.**

Nos sermens mutuels

Dévançaient les sermens réservés aux Autels,  
J'attendais dans Leucate en secret retirée,  
Qu'il y vint dégager la foi qu'il m'a jurée,  
Quand les Maures cruels inondant nos déserts,  
Sous mes toits embrasés me changerent de fers;  
Le Duc est l'allié de ce peuple indomptable;  
Il me sauva Taïse, & c'est ce qui m'accable.  
Mes jours à mon amant seront-ils réservés?  
Jours tristes, jours affreux qu'un autre a conservés.

**T A I S E.**

Pourquoi donc avec lui vous obstinant à feindre,  
Nourir en lui des feux qu'il vous faudroit éteindre?  
Il eut pû respecter ces saints engagemens,  
Vous eussiez mis un frein à ses emportemens.

**A M E L I E.**

Je ne le puis, le Ciel pour combler mes misères,  
Voulut l'un contre l'autre animer les deux freres.

10 LE DUC DE FOIX,  
Vamir toujours fidèle à son Maître, à nos lois,  
A contre un revolté vengé l'honneur des Rois.  
De son rival altier tu vois la violence;  
J'oppose à ses fureurs un douloureux silence;  
Il ignore du moins qu'en des tems plus heureux  
Vamir a prévenu ses desseins amoureux:  
S'il en étoit instruit sa jalousie affreuse  
Le rendrait plus à craindre & moi plus mal-  
heureuse.

C'en est trop, il est tems de quitter ses Etats,  
Fuyons des ennemis; mon Roi me tend les bras.  
Ces prisonniers, Taïse, à qui le sang te lie,  
De ces murs en secret méditent leur sortie,  
Ils pourront me conduire, ils pourront m'escorter,  
Il n'est point de péril que je n'ose affronter.  
Je hasarderai tout pourvû qu'on me délivre  
De la prison illustre où je ne sçaurois vivre.

T A I S E.

Madame, il vient à vous.

A M E L I E.

Je ne puis lui parler,  
Il verroit trop mes pleurs toujours prêts à couler.  
Que ne puis-je à jamais éviter sa poursuite;

---

## S C E N E III.

LE DUC DE FOIX, LISOIS, TAISE.

LE DUC à Taïse.

**E**ST-ce elle qui m'échappe, est-ce elle qui  
m'évite?

Taïse demeurez; vous connoissez trop bien  
Les transports douloureux d'un cœur tel que le  
mien,

Vous savez si je l'aime & si je l'ai servie,

Si j'attends d'un regard le destin de ma vie ;  
 Qu'elle n'étende pas l'excès de son pouvoir  
 Jusqu'à porter ma flâme au dernier désespoir.  
 Je hais ces vains respects, cette reconnoissance  
 Que sa froideur timide oppose à ma constance ;  
 Le plus léger délai m'est un cruel refus,  
 Un affront que mon cœur ne pardonnera plus.  
 C'est en vain qu'à la France, à son maître fidèle,  
 Elle étale à mes yeux le faste de son zèle ;  
 Il est tems que tout cède à mon amour, à moi,  
 Qu'elle trouve en moi seul sa patrie & son Roi ;  
 Elle me doit la vie & jusqu'à l'honneur même ;  
 Et moi je lui dois tout puisque c'est moi qui l'aime,  
 Unis par tant de droits c'est trop nous séparer,  
 L'autel est prêt, j'y cours, allez l'y préparer.

SCENE IV.

LE DUC, LISOIS.

LISOIS.

**S**Eigneur, songez-vous bien que de cette journée  
 Peut-être de l'État dépend la destinée ?

LE DUC.

Oui, vous me verrez vaincre ou mourir son époux.

LISOIS.

L'ennemi s'avançoit & n'est pas loin de nous.

LE DUC.

Je l'attends sans le craindre, & je vais le combattre.  
 Crois-tu que ma foiblesse ait pû jamais m'abattre !



12. **LE DUC DE FOIX;**

Penses-tu que l'amour mon tyran, mon vainqueur,  
De la gloire en mon ame ait étouffé l'ardeur ?  
Si l'ingrante me hait, je veux qu'elle m'admire ;  
Elle a sur moi sans doute un souverain empire,  
Et n'en a point assez pour flétrir ma vertu,  
Ah, trop sévère ami que me reproches-tu ?  
Non ne me juge point avec tant d'injustice,  
Est-il quelque Français que l'amour avilisse ?  
Amants, aimés, heureux, ils vont tous aux  
combats,

Et du sein du bonheur ils volent au trépas.  
Je mourrai digne au moins de l'ingrante que j'aime.

**L I S O I S.**

Que mon Prince plutôt soit digne de lui-même.  
Le salut de l'Etat m'occupoit en ce jour,  
Je vous parle du vôtre, & vous parlez d'amour !  
Seigneur, des ennemis j'ai visité l'armée,  
Déjà de tous côtés la nouvelle est semée  
Que Vamir votre frere est armé contre nous.  
Je fais que de long-tems il s'éloigna de vous ;  
Vamir ne m'est connu que par la renommée ;  
Mais si par le devoir, par la gloire animée,  
Son ame écoute encor ces premiers sentimens  
Qui l'attachoient à vous dans la fleur de vos ans,  
Il peut vous ménager une paix nécessaire.  
Et mes soins ....

**L E D U C.**

Moi, de voir quelque chose à mon frere !  
Près de mes ennemis mandier sa faveur ?  
Pour le haïr sans doute, il en coute à mon cœur.  
Je n'ai point oublié notre amitié passée ;  
Mais puisque ma fortune est par lui traversée,  
Puisque mes ennemis l'ont détaché de moi,  
Qu'il reste au milieu d'eux, qu'il serve sous un Roi.  
Je ne veux rien de lui.

**L I S O I S.**

Votre fière constance

D'un Monarque irrité brave trop la vengeance.

LE DUC.

Quel Monarque ? un fantôme , un Prince efféminé ,  
Indigne de la race , esclave couronné ,  
Sur un trône avili soumis aux loix d'un Maire ?  
De Pepin son tyran je crains peu la colere ;  
Je déteste un sujet qui croit m'intimider ,  
Et je méprise un Roi qui n'ose commander.  
Puisqu'il laisse usurper la grandeur souveraine  
Dans mes Etats au moins je soutiendrai la mienne.  
Ce cœur est trop altier pour adorer les loix  
De ce Maire insolent , l'oppresseur de ses Rois ,  
Et Clovis que je compte au rang de mes ancêtres ,  
M'a prît point à ses fils à ramper sous des maîtres.  
Les Arabes du moins s'arment pour me venger ,  
Et tyran pour tyran j'aime mieux l'étranger.

L I S O I S.

Vous haïssez un Maire & votre haine est juste ;  
Mais ils ont des Français sauvé l'Empire auguste ,  
Tandis que nous aidons l'Arabe à l'opprimer ;  
Cette triste alliance a de quoi m'allarmer ;  
Nous préparons peut-être un avenir horrible ,  
L'exemple de l'Espagne est honteux & terrible ;  
Ces brigans Africains sont des tyrans nouveaux  
Qui font servir nos mains à creuser nos tombeaux.  
Ne vaudroit-il pas mieux fléchir avec prudence ?

LE DUC.

Non je ne peux jamais implorer qui m'offense.

L I S O I S.

Mais vos vrais intérêts oubliés trop long-tems ....

LE DUC.

Mes premiers intérêts sont mes ressentimens.

LE DUC DE FOIX,  
L I S O I S.

Ah ! vous écoutez trop l'amour & la colère.

L E D U C.

Je le sai, je ne peux fléchir mon caractère.

L I S O I S.

On le peut, on le doit, je ne vous flatte pas,  
Mais en vous condamnant je suivrai tous vos pas.  
Il faut à son ami montrer son injustice,  
L'éclairer, l'arrêter au bord du précipice ;  
Je l'ai dû, je l'ai fait malgré votre courroux.  
Vous y voulez tomber, & j'y cours avec vous.

L E D U C.

Ami, que m'as-tu dit ?

L I S O I S.

Ce que j'ai dû vous dire ;  
Ecoutez un peu plus l'amitié qui m'inspire.  
Quel parti prendrez-vous ?

L E D U C.

Quand mes brûlans desirs  
Auront soumis l'objet qui brave mes soupirs,  
Quand l'ingrate Amélie à son devoir rendue  
Aura remis la paix dans cette ame éperdue,  
Alors j'écouterai tes conseils généreux.  
Mais jusqu'à ce moment fais-je ce que je veux ?  
Tant d'agitations, de tumultes, d'orages,  
Ont sur tous les objets répandu des nuages.  
Puis-je prendre un parti, puis-je avoir un dessein ?  
Allons près du tyran qui seul fait mon destin.  
Que l'ingrate à son gré décide de ma vie,  
Et nous déciderons du sort de la patrie.

*Fin du premier Acte.*





# ACTE II.

## SCENE PREMIERE.

LE DUC DE FOIX (*seul.*)

**O**SERA-T-ELLE encor refuser de me voir ?  
 Ne craindra-t-elle point d'aigrir mon désespoir ?  
 Ah ! c'est moi seul ici qui tremble de déplaire.  
 Ame superbe & foible ! esclave volontaire,  
 Cours aux pieds de l'ingrate abaisser ton orgueil ;  
 Voir tes jours dépendans d'un mot & d'un coup  
 d'œil !

Lâche , consume-les dans l'éternel passage ,  
 Du dépit aux respects & des pleurs à la rage !  
 Pour la dernière fois , je prétends lui parler.  
 Allons ....

## SCENE II.

LE DUC, AMELIE, & TAISE

( *dans le fonds.* )

AMELIE.

**J'**Espere encor , & tout me fait trembler.  
 Vamir tenteroit-il une telle entreprise ?  
 Que de dangers nouveaux ! Ah ! que vois-je , Taïse ?

LE DUC.

J'ignore quel'objet attire ici vos pas ;

16      **LE DUC DE FOIX,**  
Mais vos yeux disent trop qu'ils ne me cherchent  
pas ;

Quoi ! vous les détournez ? Quoi ! vous voulez  
encore

Insulter aux tourmens d'un cœur qui vous adore ,  
Et de la tyrannie exerçant le pouvoir ,  
Nourrir votre fierté de mon vain désespoir ?  
C'est à ma triste vie ajouter trop d'allarmes ,  
Trop flétrir des lauriers arrosés de mes larmes ,  
Et qui me tiendront lieu de malheur & d'affront ,  
S'ils ne sont par vos mains attachés sur mon front ,  
Si votre incertitude allarmant mes tendresses ,  
Peut encor démentir la foi de vos promesses.

**A M E L I E.**

Je ne vous promis rien, vous n'avez point ma foi,  
Et la reconnoissance est tout ce que je doi.

**L E D U C.**

Quoi ? lorsque de ma main je vous offrais l'hom-  
mage ?

**A M E L I E.**

D'un si noble présent j'ai vû tout l'avantage ;  
Et sans chercher ce rang qui ne m'étoit pas dû ,  
Par des justes respects je vous ai répondu ,  
Vos bienfaits, votre amour, & mon amitié même,  
Tout vous flattoit sur moi d'un empire suprême,  
Tout vous a fait penser qu'un rang si glorieux  
Présenté par vos mains éblouiroit mes yeux ;  
Vous vous trompiez ; il faut rompre enfin le silence :  
Je vais vous offenser ; je me fais violence ;  
Mais réduite à parler, je vous dirai, Seigneur,  
Que l'amour de mes Rois est gravé dans mon cœur.  
Votre sang est auguste , & le mien est sans crime ,  
Il coula pour l'État que l'étranger opprime ,  
Cominge, mon ayeul, dans mon cœur a transmis  
La haine qu'un Français doit à ses ennemis ,  
Et

Et sa fille jamais n'acceptera pour maître,  
L'ami de nos tyrans, quelque grand qu'il puisse  
être.

Voilà les sentimens que son sang m'a tracés,  
Et s'ils vous font rougir, c'est vous qui m'y forcés;

L E D U C.

Je suis, je l'avouerais, surpris de ce langage;  
Je ne m'attendais pas à ce nouvel outrage,  
Et n'avais pas prévu que le sort en courroux  
Pour m'accabler d'affronts, dût se servir de vous.  
Vous avez fait, Madame, une secrète étude  
Du mépris, de l'insulte, & de l'ingratitude;  
Et votre cœur enfin lent à se déployer,  
Hardi par ma faiblesse a paru tout entier.

Je ne connaissais pas tout ce zèle héroïque,  
Tant d'amour pour l'Etat, & tant de politique;  
Mais vous qui m'outragez, me connaissez-vous  
bien?

Vous reste-t-il ici de parti que le mien?  
M'osez-vous reprocher une heureuse alliance  
Qui fait ma sûreté, qui soutient ma puissance;  
Sans qui vous gémiriez dans la captivité,  
A qui vous avez dû, l'honneur, la liberté?  
Est-ce donc-là le prix de vous avoir servie;

A M E L I E.

Oui, vous m'avez sauvée; oui, je vous dois la vie;  
Mais de mes tristes jours ne puis-je disposer?  
Me les conserviez-vous pour les tyranniser?

L E D U C.

Je deviendrai tyran, mais-moins que vous,  
cruelle;  
Mes yeux lisent trop bien dans votre ame re-  
belle;  
Tous vos prétextes faux m'apprennent vos rai-  
sons,  
Je vois mon deshonneur, je vois vos trahi-  
sons,

B



Quel que soit l'insolent que ce cœur me préfère,  
 Redoutez mon amour, tremblez de ma colère :  
 C'est lui seul désormais que mon bras va chercher,  
 De son cœur tout sanglant j'irai vous arracher ;  
 Et, si dans les horreurs du sort qui nous accable,  
 De quelque joie encor ma fureur est capable,  
 Je la mettrai, perfide, à vous désespérer.

A M E L I E.

Non, Seigneur, la raison saura vous éclairer ;  
 Non, votre âme est trop noble elle est trop élevée  
 Pour opprimer ma vie, après l'avoir sauvée :  
 Mais si votre grand cœur s'avilissait jamais  
 Jusqu'à persécuter l'objet de vos bienfaits,  
 Sçachez que ces bienfaits, vos vertus, votre gloire,  
 Plus que vos cruautés vivront dans ma mémoire.  
 Je vous plains, vous pardonne, & veux vous  
 respecter ;

Je vous ferai rougir de me persécuter ;  
 Et je conserverai, malgré votre menace,  
 Une âme sans courroux, sans crainte, sans  
 audace.

LE DUC.

Arrêtez ; pardonnez aux transports égarés,  
 Aux fureurs d'un Amant que vous désespérés ;  
 Je vois trop qu'avec vous Lisois d'intelligence,  
 D'une Cour qui me hait embrasse la défense,  
 Que vous voulez tous deux m'unir à votre Roi.  
 Et de mon sort enfin disposer malgré moi ;  
 Vos discours sont les siens. Ah ! parmi tant  
 d'allarmes,

Pourquoi recourez-vous à ces nouvelles armes ?  
 Pour gouverner mon cœur, l'asservir, le changer ;  
 Aviez-vous donc besoin d'un secours étranger ?  
 Aimez : il suffira d'un mot de votre bouche.

A M E L I E.

Je ne vous cache point que du soin qui me  
 touche

A votre ami, Seigneur, mon cœur s'était remis;  
Je vois qu'il a plus fait qu'il ne m'avait promis.  
Ayez pitié des pleurs que mes yeux lui confient,  
Vous les faites couler; que vos mains les essuient:  
Devenez assez grand pour apprendre à dompter  
Des feux, que mon devoir me force à rejeter.  
Laissez-moi toute entière à la reconnaissance.

LE DUC.

Ainsi le seul Lisois à votre confiance:  
Mon outrage est connu, je sçai vos sentimens.

A M E L I E.

Vous les pourrez, Seigneur, connaître avec le  
tems;  
Mais vous n'aurez jamais le droit de les con-  
traindre,  
Ni de les condamner, ni même de vous plaindre.  
Du généreux Lisois j'ai recherché l'appui:  
Imitez sa grande ame, & pensez comme lui.

# SCENE III.

LE DUC (*seul.*)

**E**H bien! c'en est donc fait, l'ingrate, la  
parjure,  
A mes yeux sans rougir étalé mon injure;  
De tant de trahisons, l'abîme est découvert.  
Je n'avois qu'un ami: c'est lui seul qui me perd!  
Amitié, vain fantôme, ombre que j'ai chérie,  
Toi, qui me consolais des malheurs de ma vie,  
Bien que j'ai trop aimé, que j'ai trop méconnu,  
Trésor cherché sans cesse, & jamais obtenu,  
Tu m'as trompé, cruelle, autant que l'amour  
même;

20 LE DUC DE FOIX,  
Et maintenant pour prix de mon erreur extrême ;  
Détrompé des faux biens trop faits pour me  
charmer,  
Mon destin me condamne à ne plus rien aimer.  
Le voilà cet ingrat, qui fier de son parjure,  
Vient encor de les mains déchirer ma blessure.

---

## SCENE IV.

LE DUC, LISOIS.

LISOIS.

**A** Vos ordres, Seigneur, vous me voyez  
rendu !

D'où vient sur votre front ce chagrin répandu ?  
Votre ame aux passions long-tems abandonnée,  
A-t-elle en liberté pelé sa destinée.

LE DUC.

Oui.

LISOIS.

Quel est le projet où vous vous arrêtez ?

LE DUC.

D'ouvrir enfin les yeux aux infidélités,  
De sentir mon malheur & d'apprendre à connaître.  
La perfide amitié d'un rival & d'un traître.

LISOIS.

Comment ?

LE DUC.

C'en est assez.

LISOIS.

C'en est trop entre nous.

Ce traître, quel est-il ?

LE DUC.

Me le demandez-vous ?

De l'affront inoui qui vient de me confondre ,  
Quel autre était instruit, quel autre en doit  
répondre ?

Je sçai trop qu'Amelie ici vous a parlé ,  
En vous nommant à moi , l'infidelle à tremblé ;  
Vous affectez sur elle un odieux silence ,  
Interprète muet de votre intelligence.  
Je ne sçai qui des deux je dois plus détester ?

L I S O I S.

Vous sentez-vous capable au moins de m'écouter ?

L E D U C.

Je le veux.

L I S O I S.

Pensez-vous que j'aime encor la gloire ?  
M'estimez-vous encor , & pouvez-vous me croire ?

L E D U C.

Oui , jusqu'à ce moment je vous crus vertueux ;  
Je vous crus mon ami.

L I S O I S.

Ces titres précieux  
Ont été jusqu'ici la regle de ma vie ;  
Mais vous , méritez-vous que je me justifie ?  
Apprenez qu'Amelie avoit touché mon cœur ,  
Avant que de sa vie heureux libérateur ,  
Vous eussiez par vos soins , par cet amour sincère ,  
Sur tout par vos bienfaits , tant de droits de  
lui plaire.

Moi , plus soldat que tendre , & dédaignant  
toujours

Ce grand art de séduire inventé dans les Cours ,  
Ce langage flatteur & souvent si perfide ,  
Peu fait pour mon esprit peut-être trop rigide ,  
Je lui parlai d'Himen ; & ce nœud respecté ,  
Resserré par l'estime & par l'égalité ,

32      **LE DUC DE FOIX,**  
Pouvait lui préparer des destins plus propices,  
Qu'un rang plus élevé, mais sur des précipices.  
Hier avec la nuit, je vins dans vos ramparts,  
Tout votre cœur parut à mes premiers regards.  
Aujourd'hui j'ai revû cet objet de vos larmes;  
D'un œil indifférent j'ai regardé ses charmes,  
Et je me suis vaincu, sans rendre de combats;  
J'ai fait valoir vos feux que je n'approuve pas.  
J'ai de tous vos bienfaits rappelé la mémoire,  
L'éclat de votre rang, celui de votre gloire,  
Sans cacher vos défauts, vantant votre vertu;  
Et pour vous contre moi j'ai fait ce que j'ai dû.  
Je m'immole à vous seul, & je me rends justice,  
Et si ce n'est assez d'un pareil sacrifice,  
S'il est quelque rival qui vous ose outrager,  
Tout mon sang est à vous; & je cours vous  
vanger.

**LE DUC.**

Que tout ce que j'entends t'élève & m'humilie!  
Ah! tu devais sans doute adorer Amélie;  
Mais qui peut commander à son cœur enflammé!  
Non, tu n'as pas vaincu; tu n'avais point aimé.

**L I S O I S.**

J'aimais, & notre amour suit notre caractère.

**LE DUC.**

Je ne peux t'imiter: mon ardeur m'est trop  
chère.

Je t'admire avec honte; il le faut avouer.  
Mon cœur....

**L I S O I S.**

Aimez-moi, Prince, au lieu de me louer,  
Et si vous me devez quelque reconnaissance,  
Faites votre bonheur, il est ma récompense.



Vous voyez quelle ardente & fière inimitié  
 Votre frere nourrit contre votre allié;  
 La suite, croyez-moi, peut en être funeste;  
 Vous êtes sous un joug que ce peuple déteste;  
 Je prévois que bientôt on verra réunis  
 Les débris dispersés de l'empire des lis.  
 Chaque jour nous produit un nouvel adversaire;  
 Hier le Béarnais, aujourd'hui votre frere.  
 Le pur sang de Clovis est toujours adoré,  
 Tôt ou tard il faudra que de ce tronc sacré  
 Les rameaux divisés & courbés par l'orage  
 Plus unis & plus beaux soient notre unique  
 ombrage.

Vous, placé près du trône, à ce trône attaché,  
 Si les malheurs des tems vous en ont arraché,  
 A des nœuds étrangers, s'il falut vous resoudre,  
 L'intérêt qui les forme a droit de les dissoudre.  
 On pourrait balancer avec dextérité  
 Des Maires du Palais la fière autorité;  
 Et bientôt par vos mains leur puissance affaiblie.....

## L E D U C.

Je le souhaite au moins, mais crois-tu qu'Amélie,  
 Dans son cœur amoli partagerait mes feux  
 Si le même parti nous unissait tous deux?  
 Penses-tu qu'à m'aimer je pourrais la réduire?

## L I S O I S.

Dans le fond de son cœur je n'ai point voulu lire;  
 Mais qu'important pour vous ses feux & ses  
 desseins?  
 Faut-il que l'amour seul fasse ici nos destins?  
 Lorsque le grand Clovis aux champs de la Tour-  
 raine  
 Détruist les vainqueurs de la grandeur Romaine,  
 Quand son bras arrêta dans nos champs inondés  
 Des Ariens sanglants les torrents débordés,

14 LE DUC DE FOIX,  
Tant d'honneurs étoient-ils l'effet de sa tendresse ?  
Sauva-t-il son pais pour plaire à sa maîtresse ?  
Mon bras contre un rival est prêt à vous servir ;  
Je voudrais faire plus, je voudrais vous guérir.  
On connaît peu l'amour, on craint trop son  
amorce,

C'est sur nos passions qu'il a fondé sa force ;  
C'est nous qui sous son nom troublons notre  
repos,

Il est tyran du faible, esclave du Héros.  
Puisque je l'ai vaincu, puisque je le dédaigne,  
Sur le sang de nos Rois souffrirez-vous qu'il  
regne ?

Vos autres ennemis par vous sont abatus ;  
Et vous devez en tout l'exemple des vertus.

### LE DUC.

Le sort en est jetté, je ferai tout pour elle,  
Il faut bien à la fin désarmer la cruelle.  
Ses loix seront mes loix ; son Roi sera le mien :  
Je n'aurai de parti, de maître que le sien ;  
Possesseur d'un trésor où s'attache ma vie,  
Avec mes ennemis je me réconcilie.

Je lirai dans ses yeux mon fort & mon devoir ;  
Mon cœur est enivré de cet heureux espoir.

Je n'ai point de rival, j'avois tort de me plaindre ;  
Si tu n'est point aimé, quel mortel ai-je à craindre ?

Qui pourrait dans ma Cour avoir poussé l'orgueil,  
Jusqu'à laisser vers elle échaper un coup d'œil ?

Enfin, plus de prétexte à ses refus injustes ;  
Raison, gloire, intérêts, & tous ces droits au-  
gustes

Des Princes de mon sang, & de mes souverains,  
Sont des liens sacrés resserrés par ses mains.

Du Roi puisqu'il le faut, soutenons la couronne,  
La vertu le conseille ; & la beauté l'ordonne.

Je veux entre tes mains, dans ce fortuné jour,

Sceller tous les sermens que je fais à l'amour,  
Quant à mes intérêts , que toi seul en décide.

L I S O I S.

Souffrez donc près du Roi que mon zèle me guide,  
Peut-être il eût fallu que ce grand changement  
Ne fût dû qu'au Héros & non pas à l'amant ;  
Mais si d'un si grand cœur une femme dispose ,  
L'effet en est trop beau pour en blâmer la cause ,  
Et mon cœur tout rempli de cet heureux retour ,  
Bénit votre faiblesse , & rend grace à l'amour.

## S C E N E V.

LE DUC , LISOIS , UN OFFICIER.

L' O F F I C I E R.

**S** EIGNEUR , auprès des murs les ennemis  
paraissent ;  
On prépare l'assaut , le tems , les périls pressent :  
Nous attendons votre ordre.

L E D U C.

Eh bien ! cruels destins ,  
Vous l'emportez sur moi , vous trompez mes  
desseins ;  
Plus d'accord , plus de paix , je vole à la victoire ,  
Méritons Amélie en me couvrant de gloire.  
Je ne suis pas en peine , ami , de résister  
Aux téméraires mains qui m'osent insulter.  
De tous les ennemis qu'il faut combattre encore ,  
Je n'en redoute qu'un , c'est celui que j'adore.

*Fin du second Acte.*



## ACTE III.

### SCENE PREMIERE.

LE DUC DE FOIX, LISOIS.

LE DUC.

**L**A victoire est à nous, vos soins l'ont assurée,  
 Vous avez sçu guider ma jeunesse égarée.  
 Lisois m'est nécessaire aux conseils, aux combats,  
 Et c'est à la grande ame à diriger mon bras.

LISOIS.

Prince, ce feu guerrier qu'en vous on voit paraître  
 Sera maître de tout, quand vous en ferez maître:  
 Vous l'avez pû régler, & vous avez vaincu.  
 Ayez dans tous les tems cette heureuse vertu:  
 L'effet en est illustre autant qu'il est utile:  
 Le faible est inquiet, le grand homme est tran-  
 quille.

LE DUC.

Eh! l'amour est-il fait pour la tranquillité?  
 Mais ce chef inconnu sur nos ramparts monté,  
 Qui tint seul si long-tems la victoire en balance,  
 Qui m'a rendu jaloux de sa haute vaillance,  
 Que devient-il?

LISOIS.

Seigneur, environné de morts,  
 Il a seul repoussé nos plus puissans efforts.

Mais ce qui me confond & qui doit vous surprendre ,

Pouvant nous échaper il est venu se rendre ;  
Sans vouloir se nommer & sans se découvrir ,  
Il accusait le Ciel & cherchait à mourir.  
Un seul de ses suivans auprès de lui partage  
La douleur qui l'accable & le sort qui l'outrage.

L E D U C.

Quel est donc , cher ami , ce chef audacieux  
Qui cherchant le trépas se cachait à nos yeux ?  
Son casque était fermé. Quel charme inconcevable  
Quand je l'ai combattu , le rendait respectable ?  
Un je ne sçai quel trouble , en moi s'est élevé :  
Soit que ce triste amour dont je suis captivé  
Sur mes sens égarés répandant sa tendresse ,  
Jusqu'au sein des combats m'ait prêté sa faiblesse ,  
Qu'il ait voulu marquer toutes mes actions  
Pour la molle douceur de ses impressions ;  
Soit plutôt que la voix de ma triste patrie  
Parle encore en secret au cœur qui la trahie ;  
Ou que le trait fatal enfoncé dans ce cœur  
Corrompe en tous les tems ma gloire & mon  
bonheur.

L I S O I S.

Quant aux traits dont votre ame a senti la puissance  
Tous les conseils sont vains , agréez mon silence.  
Mais ce sang des Français que nos mains font  
couler ,

Mais l'Etat , la patrie , il faut vous en parler.  
Vos nobles sentimens peuvent encor paraître :  
Il est beau de donner la paix à votre Maître.  
Son égal aujourd'hui , demain dans l'abandon ,  
Vous vous verriez réduit à demander pardon.  
Sûr enfin d'Amélie & de votre fortune ,  
Fondez votre grandeur sur la cause commune ;  
Ce guerrier , quel qu'il soit , remis entre vos  
mains ,

Pourra servir lui-même à vos justes desseins :  
De cet heureux moment saisissons l'avantage.

LE DUC.

Ami, de ma parole Amélie est le gage,  
Je la tiendrai : je vais de ce même moment  
Préparer les esprits à ce grand changement.  
A tes conseils heureux tous mes sens s'abandonnent  
La gloire, l'Himénée & la paix me couronnent ;  
Et libre des chagrins où mon cœur fut noyé,  
Je dois tout à l'amour & tout à l'amitié.

## S C E N E I I.

LISOIS, VAMIR, EMAR *dans le fond du  
Théâtre.*

L I S O I S.

**J**E me trompe, ou je vois ce captif qu'on amène ;  
Un des siens l'accompagne ; il se soutient à peine,  
Il paraît accablé d'un désespoir affreux.

V A M I R.

Où suis-je ? Où vais-je ? O Ciel !

L I S O I S.

Chevalier généreux,  
Vous êtes dans des murs où l'on chérit la gloire,  
Où l'on n'abuse point d'une faible victoire,  
Où l'on sçait respecter de braves ennemis :  
C'est en de nobles mains que le sort vous a mis.  
Ne puis-je vous connaître ? & faut-il qu'on ignore  
De quel grand prisonnier le Duc de Foix s'honore ?

V A M I R.

Je suis un malheureux, le jouet des destins,  
Dont la moindre infortune est d'être entre vos  
manis.

Souffrez qu'au Souverain de ce séjour funeste  
Je puisse au moins cacher un sort que je déteste,  
me faut-il des témoins encor de mes douleurs ?  
On apprendra trop tôt mon nom & mes malheurs.

L I S O I S.

Je ne vous presse point, Seigneur; je me retire,  
Je respecte un chagrin dont votre cœur soupire.  
Croiez que vous-pourez retrouver parmi nous  
Un destin plus heureux & plus digne de vous.

## S C E N E III.

V A M I R , E M A R.

V A M I R.

**U**N destin plus heureux! mon cœur en déses-  
pere :  
J'ai trop vécu.

E M A R.

Seigneur, dans un sort si contraire  
Rendez graces au Ciel de ce qu'il a permis  
Que vous soiez tombé sous de tels ennemis,  
Non sous le joug affreux d'une main étrangère.

V A M I R.

Qu'il est dur bien souvent d'être aux mains de  
son frère?

E M A R.

Mais ensemble élevés dans des tems plus heurtetix,  
La plus tendre amitié vous unissait tous deux.

V A M I R.

Il m'aimait autrefois; c'est ainsi qu'on commence;  
Mais bientôt l'amitié s'envole avec l'enfance.  
Il ne sçait pas encor ce qu'il me fait souffrir,  
Et mon cœur déchiré ne saurait le haïr.

30 LE DUC DE FOIX,  
E M A R.

Il ne soupçonne pas qu'il ait en sa puissance  
Un frère infortuné qu'animait la vengeance.

V A M I R.

Non, la vengeance, ami, n'entra point dans  
mon cœur;

Qu'un soin trop différent égara ma valeur!  
Juste Ciel! est-il vrai ce que la renommée  
Annonçait dans la France à mon ame allarmée?  
Est-il vrai qu'Amélie après tant de sermens  
Ait violé la foi de ses engagements?  
Et pour qui? juste Ciel! O comble de l'injure!  
O nœuds du tendre amour, ô loix de la nature!  
Liens sacrés des cœurs, êtes vous tous trahis?  
Tous les maux dans ces lieux sont sur moi réunis.  
Frère injuste, cruel!

E M A R.

Vous disiez qu'il ignore  
Que parmi tant de biens qu'il vous enlève encore,  
Amélie en effet est le plus précieux,  
Qu'il n'avait jamais su le secret de vos feux.

V A M I R.

Elle le fait, l'ingrate; elle sait que ma vie  
Par d'éternels sermens à la sienne est unie;  
Elle sait qu'aux autels nous allions confirmer  
Ce devoir que nos cœurs s'étaient fait des'aimer,  
Quand le Maure enleva mon unique espérance.  
Et je n'ai pû sur eux achever ma vengeance!  
Et mon frère a ravi le bien que j'ai perdu!  
Il jouit des malheurs dont je suis confondu.  
Quel est donc en ces lieux le dessein qui m'entraîne?

La consolation trop funeste & trop vaine  
De faire avant ma mort à ses traîtres appas  
Un reproche inutile, & qu'on n'entendra pas!  
Allons, je périrai, quoique le Ciel décide,  
Fidèle au Roi mon maître & même à la perfide.



Peut-être en apprenant ma constance & mon sort,  
Dans les bras de mon frère elle plaindra ma mort.

E M A R.

Cachez vos sentimens, c'est lui qu'on voit paraître.

V A M I R.

Des troubles de mon cœur puis-je me rendre  
maître !

## S C E N E I V.

LE DUC DE FOIX , VAMIR , EMAR.

LE DUC.

**C**E mystère m'irrite, & je prétens savoir  
Quel guerrier les destins ont mis en mon pouvoir:  
Il semble avec horreur qu'il détourne la vue

V A M I R.

O lumière du jour, pourquoi m'es-tu renduë !  
Te verrai-je infidèle ! en quels lieux ! à quel prix !

LE DUC.

Qu'entends-je ? Et quels accens ont frappé mes  
esprits ?

V A M I R.

M'as-tu pû m'éconnaître ?

LE DUC.

Ah Vamir ! ah mon frère,

V A M I R.

Ce nom jadis si cher, ce nom me désespère.  
Je ne le suis que trop ; ce frère infortuné,  
Ton ennemi vaincu, ton captif enchaîné.

LE DUC.

Tu n'es plus que mon frère, & mon cœur te par-  
donne,

Mais je te l'avouerai, ta cruauté m'étonne.

32 LE DUC DE FOIX,  
Si ton Roi me poursuit, Vamir, était-ce à toi  
A briguer, à remplir cet odieux emploi?  
Que t'ai-je fait?

V A M I R.

Tu fais le malheur de ma vie :  
Je voudrais qu'aujourd'hui ta main me l'eût ravie.

LE DUC.

De nos troubles civils quels effets malheureux!

V A M I R.

Les troubles de mon cœur sont encor plus affreux.

LE DUC.

J'eusse aimé contre un autre à montrer mon  
courage.

Vamir, que je te plains!

V A M I R.

Je te plains davantage ;  
De haïr ton pays, de trahir sans remords  
Et le Roi qui t'aimait & le sang dont tu sors.

LE DUC.

Arrête, épargne-moi l'infâme nom de traître.

A cet indigne mot, je m'oublirais peut-être.

Non, mon frère, jamais je n'ai moins mérité

Le reproche odieux de l'infidélité.

Je suis prêt de donner à nos tristes Provinces,

A la France sanglante, au reste de nos Princes,

L'exemple auguste & saint de la réunion,

Après l'avoir donné de la division.

V A M I R.

Toi, tu pourais ....

LE DUC.

Ce jour qui semble si funeste  
Des feux de la discorde éteindra ce qui reste.

V A M I R.

Ce jour est trop horrible.

LE DUC.

Il va combler mes vœux :

VA-

Comment ?

L E D U C.

Tout est changé , ton frère est trop heureux.

V A M I R.

Je le crois : on disait que d'un amour extrême  
Violent , effrené , ( car c'est ainsi qu'on aime )  
Ton cœur depuis trois mois s'occupait tout entier.

L E D U C.

J'aime : oui , la renommée a pû le publier ;  
Oui , j'aime avec fureur. Une telle alliance  
Semblait pour mon bonheur attendre ta présence.  
Oui , mes ressentimens , mes droits , mes alliés ,  
Gloire , amis , ennemis , je mets tout à tes pieds.

( A sa suite. )

Allez , & dites-lui que deux malheureux frères  
Jettés par le destin dans des partis contraires ,  
Pour marcher désormais sous le même étendard ,  
De ses yeux souverains n'attendent qu'un regard.

( A Vamir. )

Né blâme point l'amour où ton frère est en proie :  
Pour me justifier , il suffit qu'on la voie.

V A M I R.

Cruel ! ... elle vous aime ?

L E D U C.

Elle le doit du moins :

Il n'était qu'un obstacle au succès de mes soins ,  
Il n'en est plus , je veux que rien ne nous sépare.

V A M I R.

Quels effroyables coups le cruel me prépare !  
Ecoute ; à ma douleur ne veux-tu qu'insulter ?  
Me connois-tu ? Sais-tu ce que j'osais tenter ?  
Dans ces funestes lieux fais-tu ce qui m'amène ?

L E D U C.

Oublions ces sujets de discorde & de haine.

## S C E N E V.

LE DUC DE FOIX, VAMIR, AMELIE.

A M E L I E.

**C**iel ! qu'est-ce que je vois ? Je me meurs !

L E D U C.

Ecoutez :

Mon bonheur est venu de nos calamités,  
J'ai vaincu ; je vous aime, & je retrouve un frère ;  
Sa présence à mes yeux vous rend encor plus  
chère,

Et vous, mon frère, & vous, soyez ici témoins,  
Si l'excès de l'amour peut emporter plus loin.  
Ce que votre reproche ou bien votre prière,  
Le généreux Lillois, le Roi, la France entière,  
Demanderaient ensemble & qu'ils n'obtien-  
draient pas,

Soumis & subjugué, je l'offre à ses appas.  
De l'ennemi des Rois vous avez craint l'hommage :  
Vous aimez ; vous servez une Cour qui m'outrage  
Eh bien ! il faut céder ; vous disposez de moi ;  
Je n'ai plus d'alliés, je suis à votre Roi.

L'amour, qui, malgré vous, nous a faits l'un  
pour l'autre,

Ne me laisse de choix, de parti que le vôtre.  
Vous, courez, mon cher frère, allez de ce mo-  
ment

Annoncer à la Cour un si grand changement.  
Soyez libre, partez ; & de mes sacrifices  
Allez offrir au Roi les heureuses prémices.  
Puisse-je à ses genoux présenter aujourd'hui

## TR A G E' D I E.

33

Celle qui m'a domté, qui me ramène à lui,  
Qui d'un Prince ennemi fait un sujet fidèle,  
Changé par ses regards & vertueux par elle!

V A M I R ( à part. )

Il fait ce que je veux , & c'est pour m'accabler.  
Prononcez notre arrêt, Madame ; il faut parler.

L E D U C.

Eh ! quoi, vous demeurez interdite & muette ?  
De mes soumissions êtes-vous satisfaite ?  
Est-ce assez qu'un vainqueur vous implore à  
genoux ?  
Faut-il encor ma vie, ingrate ? elle est à vous.  
Un mot peut me l'ôter : la fin m'en fera chère ;  
Je vivais pour vous seule , & mourrai pour  
vous plaire.

A M E L I E.

Je demeure éperdue, & tout ce que je vois  
Laisse à peine à mes sens l'usage de la voix.  
Ah ! Seigneur, si votre ame en effet attendrie  
Plaint le sort de la France & chérit la patrie,  
Un si noble dessein, des soins si vertueux  
Ne seront point l'effet du pouvoir de mes yeux :  
Ils auront dans vous même une source plus pure.  
Vous avez écouté la voix de la nature ;  
L'amour a peu de part où doit regner l'honneur.

L E D U C.

Non, tout est votre ouvrage, & c'est là mon  
malheur.

Sur tout autre intérêt ce triste amour l'emporte.  
Accablez-moi de honte, accusez-moi ; n'importe.  
Dussai-je vous déplaire & forcer votre cœur,  
L'autel est prêt, venez.

V A M I R.

Vous osez !

A M E L I E.

Non, Seigneur,  
 Avant que je vous cède, & que l'Hymen nous lie,  
 Aux yeux de votre frère arrachez-moi la vie.  
 Le sort met entre nous un obstacle éternel.  
 Je ne puis être à vous.

L E D U C.

Vamir! ingrate! ah! Ciel!  
 C'en est donc fait! Mais non; mon cœur sait  
 se contraindre.

Vous ne méritez pas que je daigne m'en plaindre,  
 Je vous rends trop justice : & les séductions  
 Qui vont au fond des cœurs chercher nos passions,  
 L'espoir qu'on donne à peine afin qu'on le saisisse,  
 Ce poison préparé des mains de l'artifice,  
 Sont les effets d'un charme aussi trompeur que  
 vain,

Que l'œil de la raison regarde avec dédain.  
 Je suis libre par vous; cet art que je déteste :  
 Cet art qui m'enchaîna, brise un joug si funeste :  
 Et je ne prétens pas, indignement épris,  
 Rougir devant mon frère & souffrir de mépris.  
 Montrez-moi seulement ce rival qui se cache,  
 Je lui cède avec joie un poison qu'il m'arrache.  
 Je vous dédaigne assez tous deux, pour vous unir;  
 Perfide; & c'est ainsi que je dois vous punir.

A M E L I E.

Je devais seulement vous quitter & me taire;  
 Mais je suis accusée, & m'a gloire m'est chère,  
 Votre frère est présent! & mon honneur blessé  
 Doit repousser les traits dont il est offensé.  
 Pour un autre que vous ma vie est destinée;  
 Je vous en fais l'aveu, je m'y vois condamnée:  
 Oui, j'aime, & je serais indigne devant vous  
 De celui que mon cœur s'est promis pour époux.

Indigne de l'aimer, si par ma complaisance  
J'avais à votre amour laissé quelque espérance.  
Vous avez regardé ma liberté, ma foi,  
Comme un bien de conquête & qui n'est plus  
à moi.

Je vous devais beaucoup ; mais une telle offense  
Ferme à la fin mon cœur à la reconnoissance.  
Sachez que des bienfaits qui font rougir mon front  
A mes yeux indignés ne sont plus qu'un affront.  
J'ai plaint de votre amour la violence vaine ;  
Mais, après ma pitié, n'attirez point ma haine,  
J'ai rejeté vos vœux que je n'ai point bravés.  
J'ai voulu votre estime ; & vous me la devez.

## L E D U C.

Je vous dois ma colère ; & sachez qu'elle égale  
Tous les emportemens de mon amour fatale.  
Quoi donc, vous attendiez, pour oser m'accabler,  
Que Vamir fut présent & me vit immoler ?  
Vous vouliez ce témoin de l'affront que j'endure ?  
Allez, je le croirais l'auteur de mon injure,  
Si .. Mais il n'a point vû vos funestes appas,  
Mon frère trop heureux ne vous connoissoit pas ;  
Nommez donc mon rival ; mais gardez-vous de  
croire

Que mon lâche dépit lui cède la victoire.  
Je vous trompais ; mon cœur ne peut feindre  
long-tems :

Je vous traîne à l'autel à ses yeux expirans,  
Et ma main sur sa cendre à votre main donnée  
Va tremper dans le sang les flambeaux d'Himénée,  
Je sai trop qu'on a vû, lâchement abusés,  
Pour des mortels obscurs des Princes méprisés ;  
Et mes yeux perceront dans la foule inconnue  
Jusqu'à ce vil objet qui se cache à ma vue.

## V A M I R.

Pourquoi d'un choix indigne osez-vous l'accuser ?

38 LE DUC DE FOIX,  
LE DUC.

Et pourquoi, vous, mon frère, osez-vous l'excuser?

Est-il vrai que de vous elle était ignorée?  
Ciel! à ce piège affreux ma foi serait livrée!  
Tremblez.

VAMIR.

Moi, que je tremble! ah! j'ai trop dévoré  
L'inexprimable horreur où toi seul m'a livré.  
J'ai forcé trop long-tems mes transports au silence:  
Connais-moi donc, barbare, & remplis ta vengeance.

Connais un désespoir à tes fureurs égal.  
Frappe, voilà mon cœur, & voilà ton rival.

LE DUC.

Toi, cruel! toi Vamir!

VAMIR.

Oui, depuis deux années,  
L'amour la plus secrète a joint nos destinées.  
C'est toi dont les fureurs ont voulu m'arracher  
Le seul bien sur la terre où j'ai pû m'attacher  
Tu fais depuis trois mois les horreurs de ma vie.  
Les maux que j'éprouvais passaient ta jalousie.  
Par tes égaremens juge de mes transports.  
Nous puisâmes tous deux, dans ce sang dont  
je fors,

L'excès des passions qui dévorent une ame;  
La nature à tous deux fit un cœur tout de flâme,  
Mon frère est mon rival & je l'ai combattu.  
J'ai fais taire le sang, peut-être la vertu.  
Furieux, aveuglé, plus jaloux que toi même,  
J'ai couru, j'ai volé, pour t'ôter ce que j'aime.  
Rien ne m'a retenu, ni tes superbes tours,



Ni le peu de soldat que j'avais pour secours,  
 Ni le lieu, ni le tems, ni surtout ton courage;  
 Je n'ai vû que ma flamme & ton feu qui m'ou-  
 trage.

L'amour fut dans mon cœur plus fort que l'amitié,  
 Sois cruel comme moi, punis-moi sans pitié:  
 Aussi bien tu ne peux t'assurer ta conquête,  
 Tu ne peux l'épouser qu'aux dépens de ma tête.  
 A la face des cieus, je lui donne ma foi;  
 Je te fais de nos vœux le témoin malgré toi.  
 Frappe, & qu'après ce coup ta cruauté jalouse  
 Traine aux pieds des autels ta sœur & mon  
 épouse.

Frappe, dis-je: oses-tu?

L E D U C.

Traître, c'en est assez,

Qu'on l'ôte de mes yeux: soldats, obéissez.

A M E L I E.

Non, demeurez, cruel! Ah! Prince, est-il pos-  
 sible

Que la nature en vous trouve une ame inflexible?  
 Seigneur!

V A M I R.

Vous le prier? plaignez-le plus que moi.  
 Plaignez-le; il vous offense, il a trahi son Roi.  
 Va, je suis dans ces lieux plus puissant que toi-  
 même,

Je suis vengé de toi: l'on te hait, & l'on m'aime.

A M E L I E.

Ah, cher Prince! ah Seigneur, volez à vos ge-  
 noux. . .

L E D U C.

Qu'on m'en réponde, allez. Madame, levez-  
 vous.

Vos prières , vos pleurs en faveur d'un parjure  
Sont un nouveau poison versé sur ma blessure ;  
Vous avez mis la mort dans ce cœur outragé.  
Mais , perfide , croiez que je mourrai vengé.  
Adieu , si vôtis voiez les effets de ma rage ,  
N'en accusez que vous ; nos maux sont votre  
ouvrage.

A M E L I E.

Je ne vous quitte pas ; écoutez-moi , Seigneur.

L E D U C.

Eh bien ! achevez donc de déchirer mon cœur :  
Parlez.

## S C E N E VI.

LE DUC , VAMIR , AMELIE , LISOIS.

L I S O I S.

**J'**Allais partir : un peuple téméraire  
Se soulève en tumulte au nom de votre frère.  
Le désordre est par tout , vos soldats consternés  
Désertent les drapeaux de leurs chefs étonnés ;  
Et pour comble de maux , vers la ville alarmée,  
L'ennemi rassemblé fait marcher son armée.

L E D U C.

Allez , cruelle , allez ; vous ne jouirez pas  
Du fruit de votre haine & de vos attentats :  
Rentrez. Aux factieux je vais montrer leur maître,  
Dangeste , suivez-là ... ( *A Lisois.* ) Vous , veillez  
sur ce traître.

S C E N E VII.

V A M I R, L I S O I S.

L I S O I S.

**L**E seriez-vous ? Seigneur ; auriez-vous démenti  
Le sang de ces Héros dont vous êtes sorti ?  
Auriez-vous violé, par cette lâche injure,  
Et les droits de la guerre & ceux de la nature ?  
Un Prince à cet excès pourrait-il s'oublier ?

V A M I R.

Non : mais suis-je réduit à me justifier ?  
Lisois, ce peuple est juste ; il t'apprend à connaître  
Que mon frère est rébelle & qu'il trahit son maître.

L I S O I S.

„ Ecoutez ; ce serait le comble de mes vœux  
„ De pouvoir aujourd'hui vous réunir tous deux.  
„ Je vois avec regret la France désolée,  
„ A nos dissensions la nature immolée,  
„ Sur nos communs débris l'Africain élevé,  
„ Menaçant cet Etat par nous-même énervé.  
„ Si vous avez un cœur digne de votre race,  
„ Faites au bien public servir votre disgrâce.  
Eh bien, rapprochez-les, unissez-vous à moi  
Pour calmer votre frère & fléchir votre Roi,  
Pour éteindre le feu de nos guerres civiles.

V A M I R.

Ne vous en flatez pas, vos soins sont inutiles.  
Si la discorde seule avait armé mon bras,  
Si la guerre & la haine avaient conduit mes pas,  
Vous pourriez espérer de réunir deux frères,  
L'un de l'autre écartés dans des partis contraires.  
Un obstacle plus grand s'oppose à ce retour.

L I S O I S.

Et quel est-il, Seigneur ?

V A M I R.

Ah ! reconnais l'amour.

Reconnais la fureur qui de nous deux s'empare ,  
Qui m'a fait téméraire , & qui le rend barbare.

L I S O I S.

Ciel ! faut-il voir ainsi par des caprices vains  
Anéantir le fruit des plus nobles desseins !  
L'amour subjuguier tout ! ses cruelles faiblesses  
Du sang qui se révolte étouffer les tendresses !  
Des frères se haïr , & naître en tous climats  
Des passions des Grands le malheur des Etats !  
Prince , de vos amours laissons-là le mystère.  
Je vous plains tous les deux , mais je sers votre  
frère.Je vais le seconder ; je vais me joindre à lui ,  
Contre un peuple insolent qui se fait votre appui.  
Le plus pressant danger est celui qui m'appelle.  
Je vois qu'il peut avoir une fin bien cruelle ,  
Je vois les passions plus puissantes que moi :  
Et l'amour seul ici me fait frémir d'effroi.  
Je lui dois mon secours ; je vous laisse & j'y vole.  
Soyez mon prisonnier , mais sur votre parole ;  
Elle me suffira.

V A M I R.

Je vous la donne.

L I S O I S.

Et moi ,

Je voudrais de ce pas porter la sienne au Roi ;  
Je voudrais cimenter , dans l'ardeur de lui plaire ,  
Du sang de nos tyrans une union si chère.  
Mais ces fiers ennemis sont bien moins dangereux,  
Que ce fatal amour qui vous perdra tous deux.*Fin du troisième Acte.*



## ACTE IV.

### SCENE PREMIERE.

VAMIR, AMELIE, EMAR.

AMELIE.

**Q**uelle suite, grand Dieu, d'affreuses desti-  
nées !

Quel tissu de douleurs l'une à l'autre enchaînées !

Un orage imprévu m'enlève à votre amour :

Un orage nous joint : & dans le même jour ,

Quand je vous suis rendue , un autre nous sépare !

Vamir, frère adoré d'un frère trop barbare ,

Vous le voulez , Vamir ; je pars , & vous restez.

VAMIR.

Voyez par quels liens mes pas sont arrêtés.

Au pouvoir d'un rival ma parole me livre :

Je peux mourir pour vous , & je ne peux vous  
suivre.

AMELIE.

Vous l'osâtes combattre , & vous n'osez le fuir.

V A M I R.

L'honneur est mon tyran : je lui dois obéir.  
 Profitez du tumulte où la Ville est livrée.  
 La retraite à vos pas déjà semble assurée.  
 On vous attend : le Ciel a calmé son courroux :  
 Espérez....

A M E L I E.

Et que puis-je espérer loin de vous?

V A M I R.

Ce n'est qu'un jour.

A M E L I E.

Ce jour est un siècle funeste.  
 Rendez vains mes soupçons, Ciel vangeur que  
 j'atteste !  
 Seigneur, de votre sang le Maure est altéré.  
 Ce sang à votre frère est-il donc si sacré ?  
 Il aime en furieux ; mais il hait plus-encore.  
 Il est votre rival & l'Allié du Maure.  
 Je crains....

V A M I R.

Il n'oserait...

A M E L I E.

Son cœur n'a point de frein.  
 Il vous a menacé : menace-t'il en vain?

V A M I R.

Il tremblera bientôt : le Roi vient, & nous vange.  
 La moitié de ce Peuple à ses drapeaux se range,  
 Allez, si vous m'aimez, dérobez-vous aux coups  
 Des foudres allumés grondans autour de nous,  
 Au tumulte, au carnage, au désordre effroyable,  
 Dans des murs pris d'assaut malheur inévitable.

Mais redoutez encor mon rival furieux :  
 Craignez l'amour jaloux qui veille dans ses yeux ,  
 Cet amour méprisé le tournerait en rage.  
 Fuyez la violence : évitez un outrage  
 Qu'il me faudrait laver de son sang & du mien ,  
 Seul espoir de ma vie & mon unique bien ,  
 Mettez en sûreté ce seul bien qui me reste ;  
 Ne vous exposez pas à cet éclat funeste.  
 Cédez à mes douleurs. Qu'il vous perde : partez.

A M E L I E.

Et vous vous exposez seul à ses cruautés !

V A M I R.

Ne craignant rien pour vous, je craindrai peu  
 mon frère.

Que dis-je ? mon appui lui devient nécessaire.  
 Son captif aujourd'hui , demain son bienfaiteur ,  
 Je pourrai de son Roi lui rendre la faveur.  
 Protéger mon rival est la gloire où j'aspire.  
 Arrachez-vous sur-tout à son fatal Empire.  
 Songez que ce matin vous quittiez les Etats.

A M E L I E.

Ah ! je quittais des lieux que vous n'habitez pas.  
 Dans quelque azile affreux que mon destin  
 m'entraîne ,

Vamir , j'y porterai mon amour & ma haine.  
 Je vous adorerai dans le fond des déserts ,  
 Au milieu des combats, dans l'exil, dans les  
 fers ,

Dans la mort que j'attends de votre seul ab-  
 sence.

V A M I R.

C'en est trop : vos douleurs ébranlent ma con-  
 stance.

Vous avez trop tardé. Ciel ! quel tumulte affreux !

## S C E N E I I.

AMELIE, VAMIR, LE DUC DE FOIX,  
GARDES.

LE DUC.

**J**E l'entends; c'est lui-même. Arrête, malheureux.

Lâche qui me trahis, rival indigne, arrête.

V A M I R.

Il ne te trahit point; mais il t'offre sa tête.

Porte à tous les excès ta haine & ta fureur.

Va, ne perds point du tems : le Ciel arme un vengeur.

Tremble; ton Roi s'approche : il vient, il va paraître;

Tu n'as vaincu que moi : redoute encor ton maître.

LE DUC.

Il pourra te vanger, mais non te secourir;

Et ton sang...

A M E L I E.

Non, cruel; c'est à moi de mourir.

J'ai tout fait; c'est par moi que ta garde est séduite.

J'ai gagné tes Soldats. J'ai préparé ma fuite.

Punis ces attentats & ces crimes si grands,

De sortir d'esclavage & de fuir ses tyrans :

Mais respecte ton frère, & sa femme, & toi-même.

Il ne t'a point trahi : c'est un frère qui t'aime.

Il voulait te servir, quand tu veux l'opprimer.

Quel crime a-t'il commis, cruel, que de m'aimer ?

L'amour n'est-il en toi qu'un juge inexorable ?



LE DUC.

Plus vous le défendez , plus il devient coupable.  
C'est vous qui le perdez , vous qui l'assassinés.  
Vous par qui tous nos jours étaient empoisonnés ;  
Vous , qui pour leur malheur armiez des mains  
si chères.

Puisse tomber sur vous tout le sang des deux frères !  
Vous pleurez ; mais vos pleurs ne peuvent me  
tromper.

Je suis prêt à mourir , & prêt à le frapper.  
Mon malheur est au comble , ainsi que ma faiblesse.  
Oui , je vous aime encor : le tems , le péril presse.  
Vous pouvez à l'instant parer le coup mortel.  
Voilà ma main , venez : sa grace est à l'autel.

AMELIE.

Moi , Seigneur ?

LE DUC.

C'est assez.

AMELIE.

Moi , que je le trahisse ?

LE DUC.

Arrêtez ... répondez ...

AMELIE.

Je ne puis.

LE DUC.



Qu'il périsse.

VAMIR.

Ne vous laissez pas vaincre en ces affreux combats.  
Osez m'aimer assez pour vouloir mon trépas.  
Abandonnez mon sort au coup qu'il me prépare.  
Je mourrai triomphant des mains de ce barbare :  
Et si vous succombiez à son lâche courroux ,  
Je n'en mourrais pas moins , mais je mourrais  
pour vous.

LE DUC.

Qu'on l'entraîne à la Tour ; allez , qu'on m'obéisse.

## SCENE III.

LE DUC, AMELIE.

AMELIE.

**V**ous, cruel, vous feriez cet affreux sacrifice ?  
De son vertueux sang vous pourriez vous couvrir ?  
Quoi ! voulez-vous ?

LE DUC.

Je veux vous haïr & mourir,  
Vous rendre malheureuse encor plus que moi-même,  
Répandre devant vous tout le sang qui vous aime ;  
Et vous laisser des jours plus cruels mille fois  
Que le jour où l'amour nous a perdu tous trois.  
Laissez-moi : votre vûe augmente mon supplice.

## SCENE IV.

LE DUC, AMELIE, LISSOIS.

AMELIE ( à Lissois. )

**A**H ! je n'attends plus rien que de votre justice :  
Lissois, contre un cruel osez me secourir.

LE DUC,

Gardes-toi de l'entendre, ou tu vas me trahir.

AMELIE.

J'atteste ici le Ciel.

LE DUC.

Eloignez de ma vue ;  
Amis,

Amis, délivrez-moi de l'objet qui me tue.

A M E L I E.

Va, tyran, c'en est trop : va, dans mon désespoir ;  
 J'ai combattu l'horreur que je sens à te voir.  
 J'ai cru, malgré ta rage à ce point emportée,  
 Qu'une femme du moins en serait respectée.  
 L'amour adoucit tout, hors ton barbare cœur ;  
 Tygre, je t'abandonne à toute ta fureur.  
 Dans ton féroce amour immole tes victimes ;  
 Compte dès ce moment ma mort parmi tes crimes ;  
 Mais compte encor la tienne. Un vengeur va venir.  
 Par ton juste supplice il va tous nous unir.  
 Tombe avec tes ramparts, tombe & pèris sans  
 gloire ;  
 Meurs, & que l'avenir prodigue à ta mémoire,  
 A tes feux, à ton nom justement abhorrés,  
 La haine & le mépris que tu m'as inspirés.

## SCENE V.

LE DUC DE FOIX, LISOIS.

LE DUC.

Oui, cruelle ennemie & plus que moi fa-  
 rousse,

Oui, j'accepte l'arrêt prononcé par ta bouche.  
 Que la main de la haine, & que les mêmes coups  
 Dans l'horreur du tombeau nous réunissent tous.

L I S O I S.

Il ne se connaît plus : il succombe à sa rage.

L E D U C.

Eh bien ! souffriras-tu ma honte & mon outrage ?  
 Le tems presse : veux-tu qu'un rival odieux  
 Enleve la perfide & l'épouse à mes yeux ?

D

**LE DUC DE FOIX,**  
Tu crains de me répondre. Attends-tu que le  
traître

Ait soulevé le peuple, & me livre à son Maître ?

**L I S O I S.**

Je vois trop en effet que le parti du Roi  
Des peuples fatigués fait chanceler la foi.  
De la sédition la flamme réprimée  
Vit encor dans les cœurs en secret rallumée.

**L E D U C.**

C'est Vamir qui l'allume : il nous a trahi tous.

**L I S O I S.**

Je suis loin d'excuser ses crimes envers vous.  
La suite en est funeste, & me remplit d'alarmes,  
Dans la plaine déjà les Français sont en armes ;  
Et vous êtes perdu, si le peuple excité  
Croit dans la trahison trouver sa sûreté.  
Vos dangers sont accrus.

**L E D U C.**

Eh bien, que faut-il faire ?

**L I S O I S.**

Les prévenir, dompter l'amour & la colère.  
Ayons encor, mon Prince, en cette extrémité,  
Pour prendre un parti sûr assez de fermeté.  
Nous pouvons conjurer ou braver la tempête.  
Quoi que vous décidiez, ma main est toute prête.  
Vous vouliez ce matin par un heureux traité  
Appaiser avec gloire un Monarque irrité.  
Ne vous rebutez pas ; ordonnez, & j'espère  
Seigneur en votre nom cette paix salutaire.  
Mais s'il vous faut combattre & courir au trépas,  
Vous sçavez qu'un ami ne vous survivra pas.

**L E D U C.**

Ami, dans le tombeau laisse-moi seul descendre.

## TRAGÉDIE.

Vis, pour servir ma cause & pour venger ma cendre.

Mon destin s'accomplit, & je cours l'achever.

Qui ne veut que la mort est sûr de la trouver;

Mais je la veux terrible, & lorsque je succombe,

Je veux voir mon rival entraîné dans ma tombe.

L I S O I S.

Comment? de quelle horreur vos sens sont possédés!

L E D U C.

Il est dans cette tour où vous seul commandez;

Et vous m'avez promis que contre un téméraire...

L I S O I S.

De qui me parlez-vous, Seigneur? de votre frère!

L E D U C.

Non: Je parle d'un traître, & d'un lâche ennemi;

D'un rival qui m'abhorre & qui m'a tout ravi.

Le Maure attend de moi la tête du parjure.

L I S O I S.

Vous leur avez promis de trahir la nature?

L E D U C.

Dès long-tems du perfide ils ont pros crit le sang!

L I S O I S.

Et pour leur obéir, vous lui percez le flanc?

L E D U C.

Non, je n'obéis point à leur haine étrangère;

J'obéis à ma rage, & veux la satisfaire,

Que m'importent l'Etat & mes vains alliés?

L I S O I S.

Ainsi donc à l'amour vous le sacrifiez;

**LE DUC DE FOIX,**  
Et vous me chargez, moi, du soin de son supplice  
**LE DUC.**

Je n'attends pas de vous cette prompte justice.  
Je suis bien malheureux, bien digne de pitié;  
Trahî dans mon amour, trahi dans l'amitié.  
Allez, je puis encor dans le sort qui me presse  
Trouver de vrais amis qui tiendront leur promesse.  
D'autres me serviront & n'allégueront pas  
Cette triste vertu, l'excuse des ingrats.

**L I S O I S.** *après un long silence.*

Non ; j'ai pris mon parti : soit crime, soit justice,  
Vous ne vous plaindrez plus qu'un ami vous  
trahisse ,

Vamir est criminel : vous êtes malheureux.  
Je vous aime ; il suffit : Je me rends à vos vœux.  
Je vois qu'il est des tems pour les partis extrêmes,  
Que les plus saints devoirs peuvent le taire eux-  
mêmes.

Je ne souffrirai pas que d'un autre que moi  
Dans de pareils momens vous éprouviez la foi ;  
Et vous reconnaîtrez avec succès de mon zèle,  
Si Lisois vous aimait & s'il vous fut fidèle.

**LE DUC.**

Je te retrouve enfin dans mon adversité :  
L'Univers m'abandonne , & toi seul m'es resté.  
Tu ne souffriras pas que mon rival tranquille  
Insulte impunément à ma rage inutile.  
Qu'un ennemi vaincu maître de mes Etats,  
Dans les bras d'une ingrate insulte à mon trépas.

**L I S O I S.**

Non, mais en vous rendant ce malheureux ser-  
vice,  
Prince, je vous demande un autre sacrifice.

Parle.

L I S O I S.

Je ne veux pas que le Maure en ces lieux  
Protecteur insolent commande sous mes yeux :  
Je ne veux pas servir un tyran qui nous brave.  
Ne puis-je vous venger , sans être son esclave ?  
Si vous voulez tomber , pourquoi prendre un  
appui ?

Pour mourir avec vous , ai-je besoin de lui ?  
Du sort de ce grand jour laissez-moi la conduite :  
Ce que je fais pour vous peut-être le mérite.  
Les Maures avec moi pourraient mal s'accorder ,  
Jusqu'au dernier moment , je veux seul com-  
mander.

LE DUC.

Oui , pourvu qu'Amélie au désespoir réduite  
Pleure en larmes de sang l'amant qui l'a séduite ;  
Pourvu que de l'horreur de ses gémissemens  
Ma douleur se repaîsse à mes derniers momens ;  
Tout le reste est égal , & je te l'abandonne.  
Prépare le combat : agit , dispose , ordonne.  
Ce n'est plus la victoire où ma fureur prétend :  
Je ne cherche pas même un trépas éclatant.  
Aux cœurs désespérés qu'importe un peu de gloire ?  
Périssent ainsi que moi , ma funeste mémoire !  
Périssent avec mon nom le souvenir fatal  
D'une indigne maîtresse & d'un lâche rival.

L I S O I S.

Je l'avoue avec vous : une nuit éternelle  
Doit couvrir , s'il se peut , une fin si cruelle.  
C'était avant ce coup qu'il nous fallait mourir ,  
Mais je tiendrai parole , & je vais vous servir.

*Fin du quatrième Acte.*

D 3



# ACTE V.

## SCENE PREMIERE.

LE DUC DE FOIX, UN OFFICIER  
DES GARDES.

LE DUC.

**O** Ciel ! me faudra-t-il de momens en momens  
Voir & des trahisons & des soulevemens !  
Et bien , de ces matins l'audace est terrassée ?

L'OFFICIER.

Seigneur , ils vous ont vû : leur foule est dispersée.

LE DUC.

L'ingrat de tous côtés m'opprimant aujourd'hui,  
Mon malheur est parfait , tous les cœurs sont à lui.  
Que fait Lisois ?

L'OFFICIER.

Seigneur , sa prompte vigilance  
A partout des ramparts assuré la défense.

LE DUC.

Ce soldat qu'en secret vous m'avez amené  
Va-t'il exécuter l'ordre que j'ai donné ?



Oui, Seigneur, & déjà vers la tour il s'avance.

LE DUC.

Ce bras vulgaire & sûr va remplir ma vengeance;  
Sur l'incertain Lisois mon cœur a trop compté :  
Il a vû ma fureur avec tranquillité.

On ne soulage point des douleurs qu'on méprise :  
Il faut qu'en d'autres mains ma vengeance soit  
mise.

Vous, que sur nos remparts on porte nos drapeaux.  
Allez, qu'on se prépare à des périls nouveaux.  
Vous sortez d'un combat, un autre vous appelle.  
Ayez la même audace avec le même zèle,  
Imitez votre maître, & s'il vous faut périr,  
Vous recevrez de moi l'exemple de mourir.

( Il reste seul. )

Eh bien, c'en est donc fait : une femme perfide  
Me conduit au tombeau chargé d'un parricide.  
Qui : moi, je tremblerais des coups qu'on va  
porter,

J'ai chéri la vengeance & ne puis la goûter.  
Je frissonne : une voix gémissante & sévère,  
Crie au fond de mon cœur, arrête, il est ton  
frère.

Ah ! Prince infortuné, dans ta haine affermi,  
Songe à des droits plus saints ; Vamir fut ton ami.  
O jours de notre enfance ! ô tendresses passées ?  
Il fut le confident de toutes mes pensées.  
Avec quelle innocence & quels épanchemens  
Nos cœurs se sont appris leurs premiers sen-  
timens !

Que de fois partageant mes naissantes allarmes,  
D'une main fraternelle essuia-t'il mes larmes ?  
Et c'est moi qui l'immole, & cette même main

56 LE DUC DE FOIX,  
 D'un frère que j'aimais déchirerait le sein ?  
 O passion funeste ! ô douleur qui m'égare !  
 Non je n'étais point né pour devenir barbare.  
 Je sens combien le crime est un fardeau cruel ;  
 Mais que dis-je ? Vampir est le seul criminel.  
 Je reconnais mon sang, mais c'est à sa furie :  
 Il m'enleve l'objet dont dépendait ma vie.  
 Ah ! de mon désespoir injuste & vain transport ?  
 Il l'aime, est-ce un forfait qui mérite la mort ?  
 Hélas malgré le tems, & la guerre & l'absence,  
 Leur tranquille union croissait dans le silence.  
 Ils nourrissaient en paix leur innocente ardeur,  
 Avant qu'un fol amour empoisonnât mon cœur.  
 Mais lui-même il m'attaque, il brave ma colère.  
 Il me trompe, il me hait, n'importe : il est mon  
 frère,  
 C'est à lui seul de vivre, on l'aime, il est heureux :  
 C'est à moi de mourir ; mais mourons généreux.  
 La pitié m'ébranlait : la nature décide.  
 Il en est tems encor, préviens, &c.

## SCENE II.

LE DUC DE FOIX, L'OFFICIER  
 LE DUC.

P Réviens un parricide,  
 Ami, vole à la tour. Que tout soit suspendu :  
 Que mon frère....

L'OFFICIER.

Seigneur....

LE DUC.

De quoi t'allarmes-tu ?

Cours, obéis,

L'OFFICIER.

J'ai vû, non loin de cette porte,  
Un corps souillé de sang qu'en secret on emporte :  
C'est Lisois qui l'ordonne, & je crains que le  
sort.....

LE DUC.

Qu'entens-je..... malheureux! ah Ciel, mon  
frère est mort :

Il est mort, & je vis, & la terre entr'ouverte,  
Et la foudre en éclats n'ont point vengé la perte?  
Ennemi de l'Etat, factieux, inhumain,  
Frère dénaturé, ravisseur, assassin,  
O Ciel, autour de moi que j'ai creusé d'abîmes!  
Que l'amour m'a changé! qu'il me coûte de  
crimes?

Le voile est déchiré : je m'étais mal connu.  
Au comble des forfaits je suis donc parvenu?  
Ah! Vamir! ah mon frère! ah jour de ma ruine;  
Je sens que je t'aimais, & mon bras t'assassine!  
Quoi mon frère!

L'OFFICIER.

Amélie avec empressement,  
Veut, Seigneur, en secret vous parler un moment.

LE DUC.

Chers amis, empêchez que la cruelle avance.  
Je ne puis soutenir ni souffrir sa présence;  
Mais non, d'un parricide elle doit se vanger;  
Dans mon coupable sang sa main doit se plonger.  
Qu'elle entre : ah! je succombe & je ne vis plus  
qu'à peine.

## SCENE III.

LE DUC, AMELIE, TAISE.

AMELIE.

**V**OUS l'emportez, Seigneur ; & puisque  
votre haine ,

(Comment puis-je autrement appeller en ce jour  
Ces affreux sentimens que vous nommez amour ;)  
Puisqu'à ravir ma foi votre haine obstinée  
Veut , ou le sang d'un frère , ou ce triste Hyménée ;  
Mon choix est fait , Seigneur , & je me donne  
à vous.

A force de forfaits vous êtes mon époux.  
Brisez les fers honteux dont vous chargé un frère  
De vos murs sous ses pas abaissez la barrière.  
Que je ne tremble plus pour des jours si chéris :  
Je trahis mon amant , je le perds à ce prix :  
Je vous épargne un crime , & suis votre conquête.  
Commandez , disposez , ma main est toute prête.  
Sachez que cette main que vous tyrannisez  
Punira la faiblesse où vous me réduisez.  
Sachez qu'au temple même où vous m'allez  
conduire...

Mais vous voulez ma foi : ma foi doit vous suffire.  
Allons ... eh quoi ! d'où vient ce silence affecté !  
Quoi ! votre frère encor n'est point en liberté !

LE DUC.

Mon frère ?

AMELIE.

Dieu puissant , dissipez mes allarmes.

**Ciel !** de vos yeux cruels je vois tomber des larmes.

**LE DUC.**

**Vous** demandez sa vie !

**A M E L I E.**

Ah ! qu'est-ce que j'entends ?

**Vous** qui m'aviez promis...

**LE DUC.**

Madame, il n'est plus tems.

**A M E L I E.**

**Il** n'est plus tems ? Vamir !

**LE DUC.**

Il est trop vrai , cruelle.

**Oui** : l'amour a conduit cette main criminelle :

Lisois , pour mon malheur , a trop sçu m'obéir.

Ah ? revenez à vous , vivez pour me punir.

Frappez : que votre main contre moi ranimée

Perce un cœur inhumain qui vous a trop aimée ,

Un cœur dénaturé qui n'entend que vos coups

Oui , j'ai tué mon frère , & l'ai tué pour vous.

Vengez sur un coupable indigne de vous plaire ,

Tous les crimes affreux que vous m'avez fait  
faire.

**A M E L I E.**

( *Se jettant entre les bras de Taïse.* )

**Vamir** est mort , barbare ?

**LE DUC.**

Oui , mais c'est de ta main ,

Que son sang veut ici le sang de l'assassin.

**A M E L I E** ( *soutenue par Taïse & presque évanouie.* )

**Il** est mort ?

**LE DUC.**

Ton reproche....

**A M E L I E.**

Epargne ma misère.

88 LE DUC DE FOIX;  
Laisse-moi, je n'ai plus de reproche à te faire.  
Va, porte ailleurs ton crime & ton vain repentir.  
Laisse-moi l'adorer, l'embrasser & mourir.

LE DUC.

Ton horreur est trop juste. Eh bien, chère  
Amélie,  
Par pitié, par vengeance arrache-moi la vie.  
Je ne mérite pas de mourir de tes coups.  
Que ta main les conduise....

---

## SCENE IV.

LE DUC, AMELIE, LISOIS;

LISOIS. *On le désarme.*

AH! Ciel, que faites-vous ?

LE DUC.

Laisse-moi me punir, & me rendre justice,

AMELIE (*à Lisois.*)

Vous d'un assassinat vous êtes le complice ?

LE DUC.

Ministre de mon crime, as-tu pu m'obéir.

LISOIS.

Je vous avais promis, Seigneur, de vous servir.

LE DUC.

Malheureux que je suis ! ta sévère rudesse  
A cent fois de mes sens combattu la faiblesse ;

Ne devais-tu te rendre à mes tristes souhaits ,  
Que quand ma passion t'ordonnait des forfaits !  
Tu ne m'as obéi que pour perdre mon frère.

L I S O I S.

Lorsque j'ai refusé ce sanglant ministère,  
Votre aveugle courroux n'allait-il pas soudain  
Du soin de vous venger charger une autre main ?

L E D U C.

L'amour, le seul amour de mes sens toujours  
maître,

En m'ôtant ma raison, m'eût excusé peut-être ;  
Mais toi, dont la sagesse & les réflexions  
Ont calmé dans ton sein toutes les passions,  
Toi dont j'avois tant craint l'esprit ferme &  
rigide,

Avec tranquillité permettre un parricide ?

L I S O I S.

Eh bien, puisque la honte avec le repentir ;  
Par qui la vertu parle à qui peut la trahir ,  
D'un si juste remords ont pénétré votre ame ;  
Puisque malgré l'excès de votre aveugle flamme ,  
Au prix de votre sang vous voudriez sauver  
Le sang dont vos fureurs ont voulu vous priver.  
Je peux donc m'expliquer : je peux donc vous  
apprendre,

Que de vous-même enfin Lisois fait vous dé-  
fendre.

Connaissez-moi, Madame, & calmez vos dou-  
leurs.

( Au Duc )

( à Amélie. )

Vous, gardez vos remords ; & vous, séchez vos  
pleurs.

Que ce jour à tous trois soit un jour salulaire,  
Venez, paraissez, Prince, embrassez votre frère.

( Le Théâtre s'ouvre, Vamir paraît. )

## SCENE V. ET DERNIERE.

LE DUC, AMELIE, VAMIR, LISOIS.

A M E L I E.

Q U I ? vous !

L E D U C.

Mon frère ?

A M E L I E.

Ah Ciel !

L E D U C.

Qui l'aurait pu penser ?

V A M I R ( *s'avançant du fond du Théâtre.* ).

J'ose encor te revoir , te plaindre &amp; t'embrasser.

L E D U C.

Mon crime en est plus grand , puis que ton cœur  
l'oublie.

A M E L I E.

Lisois ; digne Héros qui me donne la vie ! ...

L E D U C.

Il la donne à tous trois.

L I S O I S.

Un indigne assassin

Sur Vamir à mes yeux avait levé la main.

J'ai frappé le barbare , &amp; prévenant encore

Les aveugles fureurs du feu qui vous dévore ,



J'ai feint d'avoir versé ce sang si précieux,  
Sûr que le repentir vous ouvrirait les yeux.

LE D U C.

Après ce grand exemple & ce service insigne,  
Le prix que je t'en dois, c'est de m'en rendre  
digne.

Le fardeau de mon crime est trop pesant pour moi:  
Mes yeux couverts d'un voile & baissés devant toi  
Craignent de rencontrer & les regards d'un frère,  
Et la beauté fatale à tous les deux trop chère.

V A M I R.

Tous deux auprès du Roi nous voulions te servir;  
Quel est ton dessein? parle.

LE D U C.

De me punir;  
De nous rendre à tous trois une égale justice;  
D'expier devant vous par le plus grand supplice,  
Le plus grand des forfaits où la fatalité,  
L'amour & le courroux m'avaient précipité.  
J'adorais Amélie, & ma flamme cruelle  
Dans mon cœur désolé s'irrite encor pour elle:  
Lisois fait à quel point j'adorais ses appas,  
Quand ma jalouse rage ordonnait ton trépas.  
Dévoré, malgré moi, du feu qui me possède,  
Je l'adore encor plus, & mon amour la cède.  
Je m'arrache le cœur en vous rendant heureux.  
Aimez-vous; mais au moins, pardonnez-moi  
tous deux.

V A M I R.

Ah! ton frère à tes pieds digne de ta clémence  
Egale tes bienfaits par sa reconnoissance.

**A M E L I E.**

Oui, Seigneur, avec lui j'embrasse vos genoux.  
La plus tendre amitié va me rejoindre à vous.  
Vous me payez trop bien de mes douleurs souffertes.

**L E D U C.**

Ah! c'est trop me montrer mes malheurs & mes pertes.

Mais vous m'apprenez tous à suivre la vertu.  
Ce n'est point à demi que mon cœur est rendu.

( *A Vamir.* )

Je suis en tout ton frère; & mon ame attendrie  
Imite votre exemple & chérit sa patrie.

Allons apprendre au Roi pour qui vous combattez,

Mon crime, mes remords & vos félicités.

Oui, je veux égaler votre foi, votre zèle,

Au sang, à la patrie, à l'amitié fidèle;

Et vous faire oublier, après tant de tourmens,

A force de vertus, tous mes égaremens.

*Fin du cinquième & dernier Acte.*

---

**A P P R O B A T I O N.**

J'AI lû par ordre de Monseigneur le Chancelier  
une Tragédie qui a pour titre *le Duc de Foix*;  
& je crois que l'on peut en permettre l'impression.  
Ce 6. Decembre 1752.

**CREBILLON.**



74753990







Dr 8465

